

## PHILIPPE DI MEO, TRADUZIONE FRANCESE DI GUERRA

Franco Buffoni, Guerra

Ce recueil aux accents céliniens me paraît d'une rare qualité. Le titre annonce une allégorie constituée d'une mosaïque de poèmes bouleversants et cruels. Le thème de la guerre se trouve restitué par un point de vue d'entomologiste dans un style tout en torsions et autres raccourcis stridents déployant avec légèreté une riche information historique où style et contenu se trouvent en complète adéquation. Guerra mime le chaos désordonné et meurtrier qui met bas notre "réel historique".

Philippe Di Meo

Grandes hécatombes d'humains, contagions,  
Vols, incendies. Puis - châtiment divin - une inondation.

Tenir dans la montée, sous les coups et encore  
Trouver des vivres, une chambre, un lit,  
Même à bas prix  
Dans un pays en guerre et déjà dans le soir  
Et des hommes disposés à payer.  
Des hommes non des soldats  
Pour lesquels il fallait  
Barbouiller la verrière de peinture,  
Tant ils accouraient impulsivement.  
Des hommes posés.

\*

De nuits passées à monter  
La garde à la pierre angulaire  
De la caserne et sur eux-mêmes.  
Qu'il s'agisse d'énergie, vitale, de sexe et de guerre,  
De réservistes, techniciens, scientifiques  
Et de soldats pour une sculpture  
Monumentale :  
Une liste de noms sur une stèle  
Dans l'entrée du bâtiment,  
Atelier de couture militaire comme un règne

De spectacle de variétés, un dessous de scène épié,  
Et pour eux à la gare,  
Un peintre de genre  
Occupé à esquisser des cartes postales ornées de cœurs.

\*

Même si leurs languettes droites, les douches  
Vont déjà s'écaillant,  
La vapeur n'a pas encore rongé leurs contours

La mousse et la terre l'emportent encore  
(ceux du Troisième ont des corps légers,  
En sautant des murs,  
Il se plaquent tels des chats).  
Sous peu tout sera cuisson, bain moussant,  
Maintenant encore, vérité de tibias écorchés  
Imparfaitement sûrs de leur point d'appui.

\*

La main gercée savait où passer,  
Elle savait par où commencer...  
Une poitrine encombrée de coups de pistolet,  
Dans le foutoir de la chambrée  
Lorsqu'on donnait le film pathé,  
Pour des gens de sac et de corde,  
C'était la cible pour vaincre le soir,  
Ôte tes cothurnes, noue des clochettes  
D'argent à tes chevilles,  
Oins-toi de danse,  
Tel un chat retend ta jambe  
Tandis que ta langue glisse sur le rose  
De plus en plus grand.

\*

Autour du sous-marin, des œufs  
Verts et des confettis là déposés,  
Sa tête noire émerge et un autre  
Plongeur sort de l'eau à ses côtés

Des trirèmes égales  
Pour rassurer  
L'exorde des vagues,  
Des tasses, des verres, des brocs de marins antiques,  
Et même le paquebot-poste  
N'y tiennent plus,  
Et presque pas la mer  
Soulevant des filaments d'écume  
Et d'amples mouvements d'offrande,  
Un pinacle émerge tout d'abord  
Depuis le centre du mar piccolo.  
Tarentium,  
Le sous-marin,  
L'espace où l'on cuisine  
Mesure deux mètres sur deux et compte quatre flammes  
Et près de l'évier servant au rinçage  
Six couchettes. L'une sur l'autre  
Un et cinquante en tout.  
Les ferrailles noires ne récitent pas de prière  
Mais l'horizontalité des désirs  
Qui entravent toute tentative de pensée  
À cause d'un ricochet immédiat  
Depuis le missile pointé vers la proue  
À soixante centimètres des pieds.

\*

Il venait, et comme la mer splendide,  
Il secouait l'heure la plus lente du soleil,  
Ses chairs blanches de militaire,  
Sous le coup de sifflet de la rentrée,  
Dans l'obscurité chaude de la salle des machines,

L'odeur de cigarette et de mortier  
Montant du maillot de corps tombant sur le slip,  
Ris, visage, paradis,  
Mais aucune envie de plaisanter.  
En tresse, mes mains croisées,  
Pour lui faire la courte échelle,  
Les cigarettes, le calot  
Le petit placard là-haut,  
Maintenant qu'il prend aussi une pile,  
Il ne trouve pas son briquet.

\*

La tête du soleil-plaque était proche,  
Elle réchauffait seulement le côté gauche  
Et mangeait de la brume blanche.  
En blouse, même les mâles rouges  
Déposaient leurs œufs là-haut,  
Avec leurs lèvres grises tendues, l'enfer.  
Il ressemblait à la ligne précise  
Du soir. En cercle,  
Il s'étendait sur toute la rizière,  
Sur le chevaux, sur le prés et depuis le sentier,  
Il revenait aux maisons à bandes rouges  
De la Douane, des signaux et des retards,  
Il s'arrêtait.  
Dans la croulante  
Structure octogonale,  
Depuis la mairie campagnarde, on organisait les déportations,  
En calculant les expropriations,  
Un grillage pour diviser les espaces vers l'orient,  
Cette mince bande de noir,  
Du pain laissé tombé  
Par une main dépassant du train.

\*

Sous la statue du constructeur de bateaux de guerre,  
Le plus grand canoë a un moteur diesel,  
Il traverse même le canal,  
Le pont bas portant les marques des camions  
Qui essayèrent de passer,  
Il transporte jusqu'à cent fantassins d'un rite byzantin slave.  
Le culte s'était répandu  
Dans les provinces ecclésiastiques d'au-delà de la Save,  
Avec la madone nichée au centre du retable,  
La nappe mise à sécher  
Et sur une bordure rouge, à l'ombre,  
La marque allemande d'une radio.  
« S'agit-il d'huîtres, mon commandant ? »,  
Demanda le jeune lieutenant  
Voyant le panier,  
« Vingt kilos d'yeux serbes,  
Un cadeau de mes hommes »,  
Répondit le colonel en souriant.  
Il les gardait dans son bureau,  
Près de sa table.  
Arrachés par les Croates aux prisonniers.

\*

Nuque de vieil évêque,  
Agenouillé à la bâcle,  
Ferré comme un cheval  
Avant d'être saigné.  
A coups de pierres, à coups de frondes,  
C'étaient des Kurdes contre des Arméniens en fuite  
Qui procédaient aux spoliations  
Après les massacres des Turcs.

\*

Les murs gris d'ombre du château  
Vers les balcons du premier étage

Avec de fausses tuiles romaines reposant sur des gouttières.

La guerre, la mort, la faim, la victoire  
En forme de têtes féminines assurées par des coulées de plomb,  
Descendant des touffes d'acanthé.

Stylisation d'ailées à plumes  
En scansion de perspectives,  
Surmontant l'entrée et la croix gammée  
Fichée sur la verrière.

Ongles et aboiements en torsions alternées,  
Eaux de la Loire vivante dans les fossés.

\*

Depuis la tour, monter sur le belvédère,  
Sur les trois ordres de loggias,  
Le regard pénétrait quatre salles  
Reliées par un tapis,  
Rouge comme la langue,  
Des chiens assis auprès de la cheminée.  
Depuis la couleur de ses cheveux,  
Au pavement de bois,  
Il faisait tourner le cognac dans sa main  
Et les choristes redevenaient des martyrs  
Transpercés, sans fresques dans leur dos.

\*

Un seul corps vert, onze scouts  
Rescapés du coup de filet de Lyon,  
Courant sur le sentier,  
Jouaient aux boules avec des cailloux  
Deux pierres rondes de serpentine  
Jusqu'à la grotte située sous la ferme.  
L'ululement du chien enchaîné

Au tas de bois,  
L'eau couleur d'herbe,  
Vitreuse, droite dans le filet à papillon  
Du plus petit, une ablette l'abandonne.

II

Ils sortaient de la cavité des chars sombres,  
Contre le vert,  
Les soldats noirs sur la falaise.  
Trois maisons blanches et jaunes  
Aux reflets pointus et une fillette  
Derrière les vitres  
Les accueillait.

III

Après avoir passé un jour dans la grotte,  
Cette nuit ils couperaient à travers champs,  
Vers le Jura avec la frontière au bout.  
Crochetés au contraire à l'aube par les fauves,  
Telles des ablettes.

p.88

Elles creusaient la lumière dans le sable, les petites mains ;  
Le soir, Norandino et Lucina léchaient  
Le mur s'ils le pouvaient,  
Surpris par l'orque,  
Par le dentiste de la peur,  
Main droite sur la poitrine, paume sur le cœur,  
Croisant de profil son menton pointu,  
Un triangle cireux, joues et front,  
Deux petits bols vides, les yeux clos.

Et dessous, des filtres allumés pour le soir,  
Un système de cicatrices les mares,  
Des espaces noirs encroûtés et clairs,  
La marque au feu sur le petit bras,  
Les dents l'une après l'autre.

\*

Ne voulant traîner sa douleur,  
Énervée, la fillette  
Arc-boutait ses genoux au pont,  
Ses mains à l'anneau de fer,  
Broderie forgée de style art déco.  
Essen, le parc au-delà de ses canaux,  
Italien, le train venant de Fossoli  
Passait lentement à l'horizon.  
Dans la tête de ligne, pénétrant et long.  
Avec ses plaintes amoncelées tandis  
Que la fillette courait sur le balcon de la villa  
Et que sa petite robe séparait ses jambettes  
De son cou nu.

Aigus comme des lamentations pour soprano et contralto,  
Flûte, clarinette et vibraphone,  
Depuis la Essen Konzerthaus, entre-temps,  
Montaient en spirales les applaudissements  
Et, déchirants, s'éteignaient,  
Les Kindertotenlieder  
De Malher.

\*

Depuis que la mort va elle vient du corps,  
Même trois fois par nuit.

Le chêne à l'entrée du camp,  
Déraciné dans vent par la foudre



Du dieu électrique du ciel,  
Ici la récupération en six heures d'autres forces  
Est la seule transcendance  
Comme les poissons dans une mare  
S'asphyxiant sous une couche de glace  
Entre terre et ciel.

\*

Te déshumanisant si tu pleures,  
C'est moi qui te libère  
De toute nécessité d'être vivant.  
Et je rirai avec mon ami après le dîner  
En ayant honte de lui s'il cédait.

Il le lança en l'air deux ou trois fois,  
Comme un ballon,  
Jusqu'à ce qu'il retombe éventré sur les fils.  
Il avait un visage normal. Il riait.

\*

Russie

Les sections des crânes des conscrits rapprochées,  
Morts de glace, de gangrène,  
Pieds verts, poux, doigts coupés,  
Sont la pétrification d'un gâchage  
Marmoréen, un jasper cristallin.

Ou peut-être dois-je me référer au mythe  
Des mots gelés  
Proférés par les soldats en bataille  
Et suspendus en l'air par le froid  
Avant de fondre au printemps ?

\*

Afrique du nord

I

Et, un palmier après l'autre,  
Nous nous équipons pour les lointains,  
Sur un navire obsédé par les îles,  
À cause d'un port caché dans la lumière.

II

Savoir sentir la chaleur de tant de sable et l'aimer  
Même si tout d'abord il est repoussant, il étouffe,  
On le sent dans sa gorge, il brûle, une semaine plus tard,  
On commence à ne plus pouvoir s'en passer,  
On en saisit et on en redésire le contact  
Sur sa peau durcie, lavée et relavée  
Dans l'eau salée.

III

C'était le mois de mars qui même là  
Éclosait entre tes pieds,  
Tu sentais d'abord la mauvaise odeur  
Tel un flot  
Qui précédait le camion  
Et lui emboîtait ensuite le pas.  
Lors des incursions dans les tentes,  
Les yeux en feu,  
Ils emportaient des brebis,  
Les liaient.

p. 123

C'était un tronc droit et dépouillé  
Avec une branche qui dépassait,

Pas le moindre soldat de garde,  
Pas le moindre soldat au fusil pointé  
Dans la nuit tombée avec impartialité,  
Pour embaumer les bois frontaliers.  
Depuis le tapis des aiguilles de pin  
Désormais resplendissant dans le soleil,  
Une phalange, un doigt, la main.  
« Puis ce fut seulement un cri,  
Puis le silence. » C'est-ce qu'il me dit,  
Trébuchant sur le tronc,  
La rivière effroyable,  
Qui pouvait sen aller,  
Avec son secret,  
Se fracasser  
Contre la petite digue.

\*

Dans la rivalité entre formations  
À la recherche de nourriture et d'armes,  
Une gestion du territoire  
Faites d'actions démonstratives,  
Ratissages, fosses communes,  
Et après toute exécution d'espion,  
Des ombres jetées  
Sur un pavement carrelé  
Enveloppées de couvertures,  
Des sacs aux formes lasses.

\*

La tête recroquevillée sur le tronc  
D'un creux à l'autre,  
Sur la fourrure blanche de la vallée  
La casquette sur le rouge renversée  
Pour retenir les intestins,  
Des lambeaux de sac à dos sur les épaules

Tombant sur l'herbe.  
Sur sa poitrine brillait une amulette rouge sang,  
Le long de son côté droit soulevé  
Par des jambes arquées.  
Une autre grenade encore serrée dans sa main,  
Telle une cannette,  
Le dimanche sur une pelouse.

\*

Un visage d'artiste de cirque,  
Élimé par l'usage, un peu de guingois  
Dans sa veste lustrée, historiée par de années  
De soubresauts, de bras levés.

Ayant atteint l'âge auquel survient la guerre,  
Lieutenant tankiste, orgueilleux expert mortieriste,  
Démineur, le frémissement du risque sur la joue.

Dans le crachotement droit à contrevent,  
À son rival du territoire,  
Un pichet de métal décoré à la moresque,  
De l'asphalte entre les genoux.

Après une amputation, le sommeil est précaire  
Jusqu'au jour de la médaille agrafée sur la veste  
Lustrée à la grande fenêtre.  
Comme un vin fort, l'air après la tempête,  
Une vague de netteté depuis le pavé.

\*

Le premier jour de son non réveil,  
Il semble presque qu'il ne veuille se détacher des feuilles,  
Qu'il dise non,  
Qu'il réfléchisse, redécouvre  
La nature parmi les bombes.

Hier, il serrait le poing levé,  
Le lançait contre les vitres de l'entrée,  
Aujourd'hui il est tout étourdi, il voit seulement  
Des ballons monter  
Du mur vertical au-dessus des tombes,  
Blancs et rouges comme des têtes coupées,  
Retomber sur le pavé.  
Mais ensuite les cyprès, lui susurrant  
Les noms des vents, le filament de platine fondant  
Entre ses dents, le tiendront tranquille.

Traduit de l'italien par Philippe Di Meo